

SVETLANA ALEXIEVITCH

LES CERCUEILS DE ZINC

Traduit du russe par Wladimir BERELOWITCH avec la collaboration d'Elisabeth MOURAVIEFF

Préface de Dimitri Savitski

Épilogue, traduit du russe

par Bernadette DU CREST

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :

"ЦИНКОВЫЕ МАЛЬЧИКИ"

NOTE DE L'ÉDITEUR : *L'édition 2002 des Cercueils de zinc comporte un addendum inédit en France : le compte-rendu du procès intenté à l'auteur en 1992 par un « groupe de mères de combattants internationalistes morts en combattant », le courrier adressé au tribunal, la chronique du jugement et un épilogue qui est « aussi » un prologue.*

© Svetlana Alexievitch, 1990

© Christian Bourgois éditeur, 1991/2002

pour la traduction française

ISBN 2-267-01630-3

PRÉFACE

Dans sa préface pour le premier livre de Svetlana Alexievitch *La guerre n'a pas un visage de femme*, publié en Union soviétique en 1985, Aies Adamovitch, un écrivain biélorusse fort estimé d'elle, dit une chose bizarre : « Le livre de Svetlana Alexievitch illustre un genre qui *n'a pas été défini et qui n'a même pas de nom.* » En réalité ce genre a un nom bien concret, c'est *le témoignage*. Mais c'était une époque où la loi du silence, quasi totale, et l'autocensure bien musclée, ne laissaient apparaître que les premières fissures dans leur bloc monolithique. Svetlana Alexievitch est précisément l'écrivain qui, à l'époque où l'on passait des premiers balbutiements timides à l'hallali général, a osé violer un des derniers tabous : elle a démolé le mythe de la guerre d'Afghanistan, des guerriers libérateurs et, avant tout, celui du soldat soviétique que la télévision montrait en train de planter des pommiers dans les villages alors qu'en réalité, il lançait des grenades dans les maisons d'argile où les femmes et les enfants étaient venus chercher refuge. Comme Svetlana le souligne elle-même, l'Union soviétique est un État militariste qui se camoufle en pays ordinaire et il est dangereux de faire glisser la bâche kaki qui recouvre les fondations de granit de cet État. Le premier

7

LES CERCUEILS DE ZINC

extrait des *Cercueils de zinc* venait à peine de paraître, le 15 janvier 1990, dans le quotidien *Komsomolskaïa Pravda*, que Svetlana recevait déjà une pluie de menaces. On la prévenait qu'on connaissait son adresse et qu'on allait lui régler son compte. Qu'avait-elle fait ? Elle avait privé les jeunes gars revenus de la guerre de leur auréole d'héroïsme, elle leur avait ravi leur dernier refuge, la sympathie de leurs concitoyens. C'était même bien pire : ces garçons qui avaient été happés par le hachoir de la guerre, qui avaient perdu leurs amis, leurs illusions, leur sommeil, leur santé, / qui étaient devenus incapables de se refaire une vie, ces gamins, souvent estropiés physiquement, étaient devenus aux yeux de leur entourage, et cela dès le premier extrait paru dans la presse, des violeurs, des assassins et des brutes. Cette femme de quarante-deux ans aux allures de paysanne les envoyait de nouveau en première ligne en les exposant au feu croisé des horreurs du passé et de l'indifférence du présent... Ces héros forgés par le mythe de l'empire, qui s'étaient battus au nom d'une amitié mythique, pourraient peut-être continuer à vivre tant bien que mal s'ils étaient toujours protégés par l'Étendard, même malmené. Mais c'était dorénavant impossible.

Les officiers et les soldats ne sont pas les seuls à s'en prendre à ce livre ; le plus grave, c'est qu'il soulève aussi le courroux des généraux qui, aujourd'hui encore, font pression pour tenter de suspendre sa publication prévue à la fin de l'année 1990. N'oublions pas que dans cet empire en pleine décomposition, ceux-là constituent une des dernières forces réelles.

Svetlana doit se cacher. Elle souffre de la lâcheté de ceux qui, intimidés par leurs supérieurs militaires, sont prêts à désavouer leurs propres témoignages. Mais elle souffre davantage de ceux qui menacent non pas de la tuer elle, mais d'attenter à leurs propres jours ; ils lui hurlent au

8

LES CERCUEILS DE ZINC

téléphone qu'ils ne peuvent plus vivre après son livre parce que tout le monde sait à présent qu'ils n'ont jamais été des « héros internationalistes » mais des mouflets terrorisés qu'on a envoyés dans les sables du désert sous les balles pour tuer.

Diplômée de la faculté de journalisme de Minsk, Svetlana a commencé sa carrière dans un journal local. Elle affirme n'avoir jamais rien su faire de ses mains, « ni coudre, ni faire la lessive... La seule chose que j'ai toujours faite avec plaisir, c'est réfléchir, m'interroger. Mes écrivains préférés, des écrivains pour la vie, ce sont Tolstoï et Dostoïevski. Mon philosophe préféré, Berdiaev... Pendant mon travail au journal local, je me suis aperçue que je découvrais mieux la vie *au son des voix*, à l'oreille. C'est vraisemblablement mon côté paysan. À la campagne, nous vivons tous en commun, tout se passe au vu et au su de tout le monde, les mariages comme les enterrements... Ma sensibilité aux voix m'a suggéré l'interview comme instrument de travail ».

C'est presque par hasard que la guerre devient le thème de son œuvre. Son premier choc, c'est sa rencontre avec une ancienne infirmière militaire qui, quarante ans après la fin de la guerre, ne pouvait toujours pas voir de la viande et évitait d'entrer chez le boucher « parce que ça ressemblait trop à de la chair humaine, surtout la viande de poulet... ». Cette phrase, Svetlana ne l'a jamais oubliée. Le deuxième choc, c'est une remarque jetée par une femme de la campagne à propos d'un jeune soldat qui avait perdu l'esprit à la guerre — celle d'aujourd'hui, cette fois — et qu'un officier ramenait chez lui : « Il a perdu l'esprit pour survivre... » Le troisième, les premiers cercueils de zinc ramenés au pays, à Minsk, pour y être enterrés et qui contenaient l'équipage d'un hélicoptère abattu. De tous les gens qui étaient là, seule une petite fille a pu dire ce

9

LES CERCUEILS DE ZINC

qu'elle en pensait. Elle se mit à piailler de sa petite voix : « Papa, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? ! » Tous les autres ne parlaient que la novlangue... Enfin, cette mère d'un soldat tué en Afghanistan qui a décidé de remplacer l'inscription quasi officielle sur la tombe de son fils par celle-ci : « AU NOM DE QUOI ? »

Svetlana s'est rendue en Afghanistan. Son séjour ne fut pas long mais suffisant pour voir, pour comprendre, pour ne jamais plus oublier. Cependant la vraie guerre d'Afghanistan, celle qu'il faudrait des mois pour comprendre } (et encore), elle est dans ses interviews et ses notes.

Elle avoue avec tristesse qu'à un certain moment, elle s'est sentie personnellement responsable vis-à-vis de cette guerre, coupable d'avoir accepté la complicité du silence.

La perestroïka a permis à beaucoup de voix courageuses de se faire entendre dans le pays. La voix de Svetlana Alexie-vitch est l'une d'elles. « Nous n'avons pas d'autre chok, dit-elle. Soit nous ferons preuve de courage et apprendrons toute la vérité sur nous-mêmes, soit nous resterons à croupir dans les oubliettes de l'Histoire. »

Dimitri SAVTTSKI Septembre 1990

Traduit du russe par Elisabeth Moumviëff

LES CERCUEILS DE ZINC

L'Histoire mentira. Bernard SHAW.

Notes de travail

14 juin 1986

J'étais pourtant bien résolue à ne plus écrire sur la guerre. Après mon livre *La guerre n'a pas un visage de femme*, je ne pouvais plus supporter la vue d'un enfant qui saignait du nez ; à la campagne, je fuyais les pêcheurs car les yeux figés des poissons qu'ils jetaient allègrement sur la berge me donnaient la nausée. Nous avons tous, certes, des défenses, qu'elles soient physiques ou morales, pour nous protéger de la souffrance. Les miennes étaient épuisées.

Si j'entendais les hurlements d'un chat heurté par une voiture, je devenais folle. Je ne pouvais même plus voir un ver de terre écrasé. D'ailleurs les animaux, les poissons, les oiseaux ont aussi, comme tout ce qui vit, leur histoire, et il se trouvera bien quelqu'un pour l'écrire.

Mais soudain... Façon de parler car ce jour-là, il y avait déjà plus de six ans que durait la guerre...

... Nous avons fait monter une écolière dans notre voiture jusqu'à son village qui se trouvait sur notre route. Elle était allée faire des courses à Minsk. Des têtes de poulets dépassaient de son grand cabas. Son filet était plein de pains et nous l'avons fourré dans le coffre.

13

LES CERCUEILS DE ZINC

Au village, sa mère l'attendait devant la porte du jardin en poussant de grands cris. La petite s'élança vers elle :

— Maman !

— Oh ma mignonne, j'ai reçu une lettre ! Notre Andreï est en Afghanistan ! Ah, mon Dieu ! On le ramènera comme l'Ivan de la Fédora... Ivan, sa fosse, elle était petite, il était pas bien grand, l'Ivan... Mais notre gars qui est grand comme un chêne... Il fait deux mètres... Il écrit : « Tu peux être fière, maman, je suis para... » Quel malheur Ah mes pauvres !

L'affliction a cent reflets. SHAKESPEARE.

Et voici une autre rencontre qui date d'un an.

Dans la salle d'attente à moitié vide d'une gare routière, j'aperçus sur un banc un officier avec une valise et, à ses côtés, un jeune gars maigrichon, le crâne rasé comme les soldats, qui, armé d'une fourchette de cantine, creusait un trou dans une caisse contenant un ficus desséché. Des femmes de la campagne s'assirent à côté d'eux et leur demandèrent sans préambule d'où ils venaient, ce qu'ils faisaient, qui ils étaient. L'officier expliqua qu'il ramenait chez lui ce soldat qui avait perdu la raison :
— Depuis Kaboul il creuse des trous avec tout ce qui lui tombe sous la main, pelle, fourchette, bâton ou stylo.

Le gars leva la tête :

— Il faut se cacher... Je vais creuser une tranchée... Je le fais très vite, vous savez... On appelait ça des fosses communes... Une grande tranchée pour tout le monde...

C'était la première fois que je voyais des pupilles aussi dilatées.

14

LES CERCUEILS DE ZINC

Je suis effrayée par ce que j'entends dire autour de moi, par ce que je lis dans les journaux. On évoque le devoir international, la géopolitique, les intérêts de l'État, la sécurité de nos frontières méridionales. Cependant de sourdes rumeurs circulent : il y aurait des enterrements dans les HLM et les isbas décorées de paisibles géraniums aux fenêtres ; on parle de cercueils de zinc trop grands pour les appartements minuscules construits sous Khrouchtchev. Des mères qui hier encore se jetaient avec désespoir sur ces boîtes métalliques aveugles, prennent aujourd'hui la parole dans les entreprises et les écoles, appelant d'autres jeunes garçons à « accomplir leur devoir envers la patrie ». La censure veille jalousement à ce que les récits de guerre ne parlent pas de nos morts. On veut nous faire croire que « le contingent limité de troupes soviétiques » a été envoyé en Afghanistan pour aider un peuple frère à construire des routes, à transporter des engrais dans les villages et que des médecins soviétiques sont là pour accoucher les femmes afghanes. Beaucoup ajoutent foi à tout ceci. Des soldats revenus de là-bas chantent dans les écoles en s'accompagnant à la guitare alors qu'ils devraient hurler.

J'ai parlé longuement avec l'un d'eux. Je voulais qu'il reconnaisse tout le tragique du choix qu'il devait faire entre tirer ou ne pas tirer. Mais il s'esquivait. Ce drame ne semblait pas exister pour lui.

Où est le bien, où est le mal ? Est-ce bien de tuer « au nom du socialisme » ? Pour ces garçons, les valeurs morales se confondent avec les ordres militaires.

Comme l'écrit Youri Kariakine : « L'histoire d'aucun peuple ne peut être jugée d'après sa conscience de soi. Cette conscience de soi est tragiquement inadéquate. »

1. Philosophe et critique littéraire, spécialiste de Dostoïevski, très actif dans la perestroïka, il est actuellement député du parlement de l'URSS. (N.d.T.)

15

LES CERCUEILS DE ZINC

Chez Kafka j'ai lu que l'homme pouvait se perdre à jamais en lui-même.

Mais je ne veux plus écrire sur la guerre...

5-25 septembre 1988

Tachkent. Une odeur étouffante de melons emplit l'aéroport. On dirait une melonnière. Il est deux heures du matin. Le thermomètre indique trente degrés. De gros chats à moitié sauvages, afghans paraît-il, plongent sans peur sous les taxis. Parmi la foule bronzée des vacanciers, entre les cageots et les paniers de fruits, on voit de jeunes soldats sautiller sur leurs béquilles. Ce sont presque des gamins. Personne ne leur prête attention, on est habitué. Ils dorment et mangent ici, à même le sol, sur de vieux journaux et attendent pendant des semaines leur billet pour Saratov, Kazan, Novosibirsk, Vorochilovgrad, Kiev, Minsk... Où les a-t-on estropiés ? Qu'étaient-ils allés défendre là-bas ? Cela n'intéresse personne. Seul un petit garçon ne les quitte pas de ses yeux grands ouverts, et une mendiante soûle s'approche de l'un d'eux :

— Viens... Raconte-moi...

Il la chasse de sa béquille. Mais elle, nullement vexée, ajoute quelques mots gentils, pleins de compassion.

J'ai à côté de moi des officiers. Ils discutent de la mauvaise qualité de leurs prothèses, de la typhoïde, du choléra, de la malaria, de l'hépatite. Ils racontent que, les premières années, il n'y avait ni puits, ni cuisines, ni bains, qu'il n'y avait même pas de quoi laver la vaisselle. Ils parlent de leurs acquisitions : une télé, un Sharp, un Sony. Pour les uns, la guerre est une marâtre, pour d'autres, une mère.

16

LES CERCUEILS DE ZINC

Je me rappelle avec quels yeux ils regardaient les belles femmes aux robes décolletées qui revenaient de vacances.

Dostoïevski dit des militaires que ce sont « les gens au monde qui se posent le moins de questions ». Dans la salle d'embarquement, ça sent les toilettes défectueuses. Nous attendons longtemps l'avion pour Kaboul. Curieusement, il y a beaucoup de femmes.

Des bribes de conversation :

— J'entends de moins en moins. Au début, j'ai cessé d'entendre les oiseaux aux voix aiguës. Le bruit, je ne l'entends plus du tout. Je l'ai enregistré sur mon magnétophone et je mets le volume au maximum... Les suites d'une commotion cérébrale...

— Tu tires d'abord et, après, tu réalises que c'était une femme ou un enfant... À chacun son cauchemar...

— Pendant les tirs, les ânes se couchent, quand c'est fini, ils bondissent sur leurs jambes.

— Qu'est-ce que je ferai en Urss ? Prostituée ? Ça, on connaît. Si seulement je pouvais gagner assez d'argent pour un appartement coopératif... Les hommes ? Tu parles. Ils ne savent que boire.

— Et le général qui parlait du devoir international, de la défense des frontières méridionales. Il a même fait du sentiment : « Donnez-leur des bonbons. Ce ne sont que des enfants. Les bonbons, c'est le meilleur cadeau qu'on puisse leur faire... »

— L'officier était jeune. Quand il a appris qu'on lui avait coupé la jambe il s'est mis à pleurer. Un visage de fille au teint rosé. Au début, j'avais peur des morts, surtout quand ils n'avaient plus de bras ou de jambes... Après j'ai pris l'habitude...

— Quand ils font des prisonniers, ils leur coupent les bras et les jambes, ils leur posent des garrots pour qu'ils ne meurent pas et ensuite ils les abandonnent. Les nôtres

17

LES CERCUEILS DE ZINC

ramassent ces troncs qui voudraient mourir mais on les soigne.

— À la douane, ils ont vu mon sac tout vide :

« — Qu'est-ce que tu ramènes ?

•/

« — Rien. « — Rien ?

« Ils me m'ont pas cru. Ils m'ont forcé à me mettre en slip. Tous les autres ramènent deux ou trois valises.

— Debout, tu vas rater l'entrée au paradis.
Kaboul, c'est
l'atterrissage.

/ Nous sommes maintenant au-dessus de

... Le bruit lointain des canons. Des patrouilles, armées de pistolets-mitrailleurs et revêtues de gilets pare-balles, contrôlent les laissez-passer.

Je ne voulais plus parler de la guerre, mais m'y voici en plein.

Il y a quelque chose d'immoral dans le fait d'observer le courage et les risques que prennent les autres. Hier, en allant déjeuner à la cantine, nous avons dit bonjour à la sentinelle. Une demi-heure plus tard, ce garçon était tué par un éclat d'obus tombé sur la garnison. Pendant toute la journée, j'ai essayé de me rappeler son visage.

Ici on traite les journalistes de fabulateurs. Les écrivains aussi. Dans notre groupe d'écrivains, il n'y a que des hommes. Ils piaffent d'impatience à l'idée de gagner les postes éloignés, ils veulent voir les combats. Je demande à l'un d'eux :

— Pourquoi voulez-vous aller là-bas ?

— Ça m'intéresse. Je pourrai dire que j'ai vu la route du Salang... Je ferai le coup de feu...

Je ne puis me défaire du sentiment que la guerre est une création masculine qui dépasse mon entendement de femme.

Choses entendues :

18

LES CERCUEILS DE ZINC

— J'ai tiré à bout portant, j'ai vu un crâne humain voler en éclats. Je me suis dit : « C'est mon premier. » Après le combat, les blessés comme les morts se taisent... Moi, ici, je ne rêve que de tramways : je me vois rentrer chez moi en tramway... Mon meilleur souvenir, c'est ma mère qui fait des gâteaux... Ça sent la pâte sucrée...

— Tu avais un bon copain... Après, tu vois ses boyaux accrochés sur les pierres comme une guirlande... Alors tu veux le venger...

— On attendait une caravane depuis deux jours, trois jours. On restait couchés dans le sable chaud, on faisait sous nous. À la fin du troisième jour, on était devenus dingues. Alors la première rafale, on y a mis toute notre haine... Après, quand tout était fini, on a découvert que c'était une caravane de bananes et de confitures... On a fait le plein de sucreries pour toute notre vie...

Écrire (raconter) toute la vérité sur soi-même est physiquement impossible, selon la remarque de Pouchkine.

... Sur un tank, à la peinture rouge : « Vengeons Mal-kine. »

Au milieu de la rue, une jeune Afghane agenouillée devant un enfant tué criait comme seules peuvent le faire des bêtes blessées.

Nous sommes passés devant des *kichlaks*¹ anéantis, semblables à des champs labourés. Cette glaise morte, tout ce qui restait des maisons qui venaient d'abriter des hommes, était encore plus effrayante que l'obscurité d'où on aurait pu tirer sur nous.

À l'hôpital, j'ai vu une jeune Russe poser un ours en peluche sur le lit d'un garçonnet afghan. Il a pris le jouet avec ses dents parce qu'il n'avait plus de bras. On m'a traduit les paroles de la mère : « Ce sont tes Russes qui

1. Village en Asie centrale (*kichlâq* en turc et en persan). (N.d.T.)

19

LES CERCUEILS DE ZINC

ont tiré. Et toi, tu as des enfants ? Un garçon ou une fille ? » Je ne sais toujours pas si ses paroles contenaient davantage d'horreur ou de pardon.

On parle d'atrocités commises par les moudjahidin sur nos prisonniers. Ce qui frappe, c'est une impression de Moyen Âge. Et en effet, nous nous trouvons ici dans une autre époque, les calendriers indiquent le XIV^e siècle.

Dans *Un héros de notre temps* de Lermontov¹, l'officier Maksimytsch juge ainsi un montagnard qui a égorgé le père / de Bella : « Bien sûr, si on se place de leur point de vue, il a agi comme il le devait. » Alors que pour un Russe, c'était un acte barbare. Lermontov saisit ce trait étonnant des Russes qui consiste à savoir se mettre à la place des autres et voir les choses à leur manière.

Choses entendues :

— On a fait prisonniers des *douchs*².. On leur demande : « Où sont vos dépôts d'armes ? » Ils ne répondent pas. On en emmène deux en hélicoptère : « Où est-ce ? Montre ! » Ils ne répondent pas. On en a jeté un sur les rochers...

— Ils ont tué mon ami. Ils vont rigoler, eux ? Ils seront contents ? Alors que mon ami est mort, lui... Je tire là où il y a le plus de monde... Un mariage afghan par exemple... Il y avait les jeunes mariés... Aucune pitié pour personne... Puisqu'ils ont tué mon ami-Dostoïevski fait dire à Ivan Karamazov : « Une bête

sauvage ne peut jamais être aussi cruelle, aussi artistiquement cruelle que l'homme. » Je comprends que nous ne voulions pas entendre parler

1. Poète romantique. Le roman cité (1840) évoque entre autres les guerres coloniales du Caucase. (N.d. T.)

2. En russe : *doukh* de *douchman*, terme péjoratif désignant les résistants afghans, et jouant sans doute sur le sens russe du mot *doukh*, qui veut dire « esprit », « fantôme ». (N.d. T.)

20

LES CERCUEILS DE ZINC

de tout cela, que nous refusions de savoir. Mais dans toute guerre, quels qu'en soient la justification et le meneur, que ce soit Jules César ou Joseph Staline, les gens s'entre-tuent. Ce sont des crimes, mais dans notre pays, on ne s'interroge pas sur ce genre de problèmes. Même dans les écoles, on use du terme étrange d'éducation militaro-patriotique. Pourtant, j'ai tort de m'étonner, car tout se tient : un socialisme militaire, un pays militaire, une pensée militaire. Et néanmoins, nous avons l'ambition de devenir différents.

On n'a pas le droit de soumettre l'homme à de telles épreuves, à des épreuves qu'il ne peut supporter. En médecine, on appelle cela une expérimentation aiguë. Sur des vivants.

Aujourd'hui j'ai entendu citer Tolstoï sur l'instabilité, la « fluidité » des hommes.

Le soir, on a mis le magnétophone et on a écouté des chansons « afghanes ». Des voix éraillées qui muaient encore, chantaient dans le style de Vyssotski : « Le soleil est tombé sur le *kichlak* comme une énorme bombe » ; « Je n'ai pas besoin de gloire ; nous voulons vivre, c'est la seule récompense », « Pourquoi tuons-nous ? Pourquoi nous tue-t-on ? », « Pourquoi donc m'as-tu ainsi trahi, ma gentille Russie ? », « Même les visages, je les oublie déjà » ; « Afghanistan, tu es plus que notre devoir. Tu es notre univers » ; « Comme de grands oiseaux, des unijambistes clopinent au bord de la mer » ; « Mort, il n'est plus à personne. Il n'y a plus de haine sur son visage ».

La nuit, j'ai rêvé que nos soldats repartaient en Union soviétique et que je les accompagnais à l'aéroport. Je m'approche d'un jeune gars qui n'a plus de langue. Son pyjama d'hôpital dépasse de sa vareuse militaire. Je lui demande quelque chose, mais il ne fait qu'écrire son prénom : « Vanetchka... Vanetchka... » Je le distingue très bien.

21

LES CERCUEILS DE ZINC

Il ressemble au garçon avec lequel j'avais bavardé la veille et qui répétait sans cesse : « Maman m'attend chez moi. »

... Nous repassons pour la dernière fois dans les rues figées de Kaboul devant les affiches familières du centre ville : « Notre avenir radieux, c'est le communisme », « Kaboul ville de la paix », « Le peuple et le parti ne font qu'un ». Ce sont nos affiches, imprimées dans nos imprimeries. Notre Lénine est là qui lève la main...

À l'aéroport nous rencontrons des opérateurs de cinéma que nous connaissons déjà. Ils ont filmé le chargement d'une « tulipe noire ». Les yeux baissés, ils racontent qu'on habille les morts d'uniformes vieux modèle, ceux aux culottes bouffantes, qu'ils manquent parfois aussi et qu'alors on laisse les corps tels quels. Les planches sont vermoulues, les clous rouilles... « On a amené de nouveaux morts au frigo... Ça sent la viande de sanglier pas fraîche.. »

Qui me croira si je raconte tout cela ?

15 mai 1989

Une fois de plus, je passe d'un homme à un autre, d'un document à une image. Chaque confession est comme un portrait peint : c'est plus qu'un document, une « image ». On évoque le côté fantastique de la réalité. Nous devons créer le monde non pas selon les lois de la vraisemblance quotidienne, mais « à notre image et à notre ressemblance ». L'objet de ma recherche reste toujours l'histoire des sentiments et non de la guerre proprement dite. Que pensaient ces gens ? Que voulaient-ils ? Qu'est-ce qui leur causait de la joie ? Que craignaient-ils ? Qu'ont-ils retenu ?

Hélas, de cette guerre deux fois plus longue que la Grande Guerre patriotique, nous ne savons que ce qui ne

22

LES CERCUEILS DE ZINC

risque pas de nous troubler, car si nous pouvions nous voir tels que nous sommes vraiment, nous nous ferions certainement peur à nous-mêmes. « Les écrivains russes ont toujours été passionnés de vérité davantage que de beauté », écrit Berdiaev. Toute notre vie se passe précisément dans la recherche de cette vérité. Et aujourd'hui plus que jamais, que ce soit au bureau, dans la rue, aux meetings ou même aux repas de fête. Sur quoi nous interrogeons-nous sans cesse ? Comme toujours, nous voulons savoir qui nous sommes, où nous allons. Mais étrangement, plus qu'à autre chose, nous attachons du prix aux mythes qui nous concernent. Même plus qu'à la vie humaine. Un de ces mythes, celui de notre supériorité sur le monde entier, on nous l'a bien enfoncé dans le crâne : nous sommes les meilleurs, les plus justes et les plus honnêtes. Quiconque ose en douter est aussitôt accusé de parjure, le plus gros des péchés !

Tiré d'un livre d'histoire :

« Le 20 janvier 1801, les cosaques de l'ataman du Don Vassili Orlov reçurent l'ordre de gagner l'Inde. On leur donna un mois pour parvenir jusqu'à Orenbourg, puis trois mois pour arriver à l'Indus par Boukhara et Khiva. Bientôt trente mille cosaques traversèrent la Volga et s'enfoncèrent dans les steppes kazakh '. »

Extrait des journaux :

« À Termez, les amandiers sont en fleur, mais même si la nature ne nous avait pas offert cette merveille, ces journées de février seraient restées dans la mémoire des habitants de cette ville ancienne comme les plus solennelles et les plus heureuses...

1. *V borbe za vlast. Stranitsy politicheskoi istorii Rossii XVIII veka* (La lutte pour le pouvoir. Pages de l'histoire politique de la Russie du XVIII^e siècle), Moscou, 1988. (Note de l'auteur.)

23

LES CERCUEILS DE ZINC

« Aux sons de l'orchestre, le pays saluait le retour de ses fils. Nos garçons rentraient après avoir accompli leur devoir international... Au cours de ces années, les soldats soviétiques en Afghanistan ont refait, restauré et construit des centaines d'écoles, de lycées, d'établissements scolaires de toutes sortes, trois dizaines d'hôpitaux et autant de jardins d'enfants, près de quatre cents immeubles, trente-cinq mosquées, plusieurs dizaines de puits, près de cent y cinquante kilomètres de canaux d'irrigation... Leur tâche était de défendre des objectifs militaires et civils à Kaboul¹. »

Toujours chez Berdiaev : « Je n'ai jamais appartenu à personne, seulement à moi-même. » Ce n'est pas notre cas. Chez nous, la vérité sert toujours quelqu'un ou quelque chose : les intérêts de la révolution, la dictature du prolétariat, le parti, un dictateur au front bas, le premier ou le second plan quinquennal, le énième congrès... « La vérité est au-dessus de la Russie », affirmait Dostoïevski. Ou encore, dans l'Évangile selon Matthieu : « Prenez garde qu'on ne vous égare : car beaucoup viendront sous mon nom. » (xxiv, 4-5.)

Il en est venu tant qu'on ne peut même pas les citer tous...

Je m'interroge. J'interroge les autres. Je cherche des réponses. Comment arrive-t-on à tuer le courage en nous ? Comment transforme-t-on nos jeunes gars en meurtriers ? Pourquoi peut-on faire de nous tout ce qu'on veut ? Mais je n'ai pas le droit de juger ce que j'ai vu et entendu. Je ne veux que refléter le monde de chacun tel qu'il est. Aujourd'hui l'idée de guerre, tout comme l'idée de vie et de mort en général, a pris un sens bien plus aigu qu'autrefois car l'homme a enfin atteint le but auquel il aspirait

1. *Moskovskaïa. Pravda*, 7 février 1989. (N.d.A)

24

LES CERCUEILS DE ZINC

dans son imperfection : la possibilité de tuer d'un seul coup l'humanité entière.

Nul n'ignore plus de nos jours qu'une armée soviétique de cent mille hommes a combattu à tout moment en Afghanistan. Comme le contingent était renouvelé tous les ans, cela fait un million de soldats en dix ans. Il existe d'autres comptabilités militaires : le nombre de balles et d'obus tirés, le nombre d'hélicoptères abattus, le nombre de tenues de combat déchirées et usées, le nombre de camions et de tanks mis hors d'usage. Combien tout cela nous a-t-il coûté ?

Il y a eu cinquante mille tués et blessés. On peut croire ou non à ce chiffre, car chacun sait comment nous savons compter : nous en sommes encore à dénombrer et à enterrer nos morts de la Grande Guerre patriotique...

Choses entendues :

— Même la nuit, je continue à avoir peur du sang... J'ai peur de mes rêves... Maintenant je ne peux même plus écraser un scarabée...

— À qui raconter tout cela ? Qui m'écouterà ? C'est comme chez Boris Sloutski¹ : « Lorsque nous sommes revenus de la guerre, j'ai compris qu'on n'avait pas besoin de nous. » J'ai tous les éléments de la table de Mendeleïev dans le corps... La malaria qui continue à me secouer... Récemment on m'a arraché une dent, puis une autre-Sous le choc je me suis soudain mis à parler... La dentiste m'a regardé d'un air presque dégoûté... « Il a la bouche pleine de sang et il se permet de parler... » Je me suis dit que je ne pourrais jamais plus être franc, parce que c'est ce qu'ils pensent tous de nous : ils ont la bouche pleine de sang et ils se permettent de parler...

1. Poète soviétique, connu pour ses poèmes à résonances civiques, souvent antistaliniens. (N.d.T.)

25

LES CERCUEILS DE ZINC

C'est pourquoi je ne citerai pas les vrais noms dans mon livre. Les uns ont demandé le secret de la confession ; quant aux autres, je ne veux pas les laisser sans défense devant ceux qui s'empresseront de les blâmer, de leur jeter sur leur passage : « Ils ont la bouche pleine de sang et ils se permettent de parler. » Allons-nous chercher une fois de plus des coupables ? C'est un moyen de défense bien connu. « C'est à lui la faute... C'est à eux ! » Non ! Nous *j* sommes si proches les uns des autres que nul ne pourra se désengager.

Mais j'ai conservé leurs noms dans mon « journal de bord ». Peut-être un jour mes héros voudront-ils être

reconnus :

Vladimir Agapov, lieutenant, chef de section ; Sergueï Amirkhanian, capitaine ; Dmitri Babkine, soldat, artilleur-pointeur ; Olympiada Romanovna Baoukova, mère d'Alexandre Baoukov, soldat mort à la guerre ; Viktoria Vladimirovna Bartachevitch, mère de Youri Bartachevitch, soldat mort à la guerre ; Tatiana Belozerskikh, employée ; Maria Terentievna Bobkova, mère de Leonid Bobkov, soldat mort à la guerre ; Taïssia Nikolaïevna Bogouch, mère de Viktor Bogouch, soldat mort à la guerre ; Anatoli Dev-tiarov, commandant, propagandiste dans un régiment d'artillerie ; Tamara Dovnar, veuve du lieutenant Petr *r* Dovnar ; Maïa Emelianovna, mère de Svetlana Babouk, infirmière morte à la guerre ; Vladimir Erokhovets, soldat, grenadier ; Tamara Fadeïeva, médecin-bactériologiste ; Tatiana Gaïssenko, infirmière ; Vadim Glouchkov, lieutenant, interprète ; Inna Sergueïevna Golovneva, mère de Youri Golovnev, lieutenant, mort à la guerre ; Guennadi Goubanov, capitaine, pilote ; Galina Fedorovna Iltchenko, mère d'Alexandre Iltchenko, soldat mort à la guerre ; Vadim Ivanov, lieutenant, commandant d'une section de sapeurs ; Natalia Jestovskaïa, infirmière ; Sofia Grigorievna

26

LES CERCUEILS DE ZINC

Jouravleva, mère d'Alexandre Jouravlev, soldat mort à la guerre ; Vera Fedorovna K., mère de Nikolai K., soldat mort à la guerre ; Taras Ketsmour, soldat ; Marina Kisse-leva, employée ; Galina Khalioulina, employée ; Ludmila Kharitontchik, veuve du lieutenant Youri Kharitontchik, mort à la guerre ; Valeri Khoudiakov, commandant ; Alexandre Kostakov, soldat, agent de transmissions ; Evgueni Kotelnikov, adjudant, infirmier-chef dans une compagnie de reconnaissance ; Vassili Koubik, *praporcht-chik*¹ ; Petr Kourbanov, commandant, chef d'une compagnie de chasseurs alpins ; Alexandre Kouvchinnikov, lieutenant, commandant d'une section de tireurs de mortier ; Nadejda Sergueïevna Kozlova, mère d'Andreï Kozlov, soldat mort à la guerre ; Evgueni Krasnik, soldat, tirailleur motorisé ; Denis L., soldat, grenadier ; Oleg L., pilote d'hélicoptère ; Alexandre Leletko, soldat ; Oleg Leliou-chenko, soldat, grenadier ; Valeri Lissitchenok, sergent des transmissions ; Sergueï Loskoutkov, chirurgien militaire ; Vera Lyssenko, employée ; Konstantin M., conseiller militaire ; Tomas M., sergent, commandant d'une section d'infanterie ; Lidia Efimovna Mankevitch, mère de Dmitri Mankevitch, sergent mort à la guerre ; Vladimir Mikholap, soldat, tireur de mortier ; Galina Mliavaïa, veuve de Stepan Mliavoï, capitaine mort à la guerre ; Evgueni Stepanovitch Moukhortov, commandant, chef de bataillon, et son fils Andreï Moukhortov, sous-lieutenant ; Alexandre Niko-laïenko, capitaine, commandant d'une escadrille d'hélicoptères ; Natalia Orlova, employée ; Vladimir Oulanov, capitaine ; Ekaterina Nikititchna P., mère d'Alexandre P.,

commandant mort à la guerre ; Vladimir Pankratov, soldat, éclaireur ; Galina Pavlova, infirmière ; Vitali Roujent-

1. Sous-officier supérieur, généralement spécialiste technique, sans équivalent dans les autres armées. (*N.d.T.*)

27

LES CERCUEILS DE ZINC

sev, soldat, conducteur ; Sergueï Roussak, soldat, pilote de char ; Valentina Kirillovna Sanko, mère de Valentin Sanko, soldat mort à la guerre ; Igor Savinski, lieutenant, commandant d'une section de tirailleurs motorisés ; Vladimir Simanine, lieutenant-colonel ; Mikhaïl Sirotine, lieutenant, pilote ; Timofeï Smirnov, sergent, artilleur ; Alexandre Soukhoroukov, lieutenant, commandant d'une section de chasseurs alpins ; Leonid Ivanovitch Tatartchenko, père y d'Igor Tatartchenko, soldat mort à la guerre ; Viktoria Semenovna Volovitch, mère du lieutenant Valeri Volo-vitch, mort à la guerre ; Valentina Yakovleva, *praporchtchik*, commandant d'une unité secrète ; Maria Onou-frievna Zilfigarova, mère d'Oleg Zilfigarov, soldat mort à la guerre.

Cet ouvrage a été composé par I.G.S. - Charente Photogravure à L'Isle-d'Espagnac (16) en mars 2002

Imprimé en France Impression : Société Nouvelle Firmin-Didot au Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal: juin 2002 N° d'édition : 1588 - N° d'impression : 59582